

PIE  
I  
VEN

01  
1977

2





Leon Maximil. Christine Princesse  
de Stolberg née Comtesse de Reus J.



Nougaret, Pierre Jean Baptiste: 6  
**L' O M B R E**  
**DE CALAS**

**L' E S U I C I D E ,**  
**A S A F A M I L L E**  
*E T*  
**A SON AMI DANS LES FERS,**  
**PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE**  
**A M. DE VOLTAIRE,**



**A AMSTERDAM,**  
*Et se vend*  
**A PARIS,**  
Chez **CAILLEAU**, Libraire, rue du Foin-Saint  
Jacques, à Saint André.

---

**M. D C C. L X V.**

ROMBERG

DE CALAS

LETTRE

A SA FAMILLE

A SON AMI DANS LES FERS

TRADUITE D'UNE LETTRE

A M. DE VOLTAIRE



A AMSTERDAM

chez

A PARIS

chez la Citoyenne Lesclapart, rue de la Harpe

à Paris chez la Citoyenne Lesclapart



---

---

L E T T R E  
A M. DE VOLTAIRE.

**J**OSE, MONSIEUR, vous adresser mon ouvrage; il est fait pour les ames sensibles; & je devais vous l'offrir. Qui mieux que vous a dépeint & connu les charmes de l'Humanité? Si vous daignez sourire au faible essai de ma Muse, mon amour propre & mon cœur seront flattés; j'aurai fait quelques vers passables, & j'aurai mêlé avec fruit des fleurs champêtres aux fleurs immortelles dont l'on couvre la tombe d'un homme innocent.

Vous avez été le premier à défendre les GALAS; la vertu de cette famille opprimée, vous à frappé; elle éprouva la bienfaisance de votre ame, & les Talens sublimes qui vous immortalisent. Qu'il est beau, Monsieur, de vous voir prendre la plume en sa faveur! Vous abandonnez tout autre dessein; vous obligez les cœurs les plus durs à répandre des larmes sur le sort d'un pere infortuné que le Fanatisme a conduit à l'échafaut. Heureux, si tant de gens, qui se glorifient du titre d'Hommes de Lettres, apprenaient à vous imiter! Mais qu'ils sont loin de suivre votre exemple! Ils passent leur vie à se déchirer les uns les autres, à décrier les Talens, à se remplir d'un nouvel orgueil; ils inondent l'Univers de Livres aussi frivoles qu'inutiles. Les Auteurs les plus médiocres deviendraient respectables, s'ils ne s'occupaient pas toujours de leurs vaines productions, s'ils prenaient quelquefois le parti des infortunés qu'ils voyent gémir autour d'eux. Insulterait-on à plusieurs de ceux qui suivent les Belles-Lettres, s'ils élevaient leur voix en faveur de l'Innocence? N'en doutons pas, on les estimerait davantage s'ils étaient les soutiens du malheureux. Eh, qu'il importe que cet Auteur fasse des Romans agréables? Que celui-ci fasse retentir le Théâtre des applaudissemens qu'on lui prodigue? Leurs ouvrages ne servent qu'à contenter l'esprit, qu'à charmer les loisirs d'une foule d'êtres inutiles. Mais de quelle gloire jouirait l'Homme éclairé dont l'ame serait émue aux cris de la Douleur, qui consacrerait sa plume à la défense de la Vertu? Il serait cher à l'Humanité; & le Talent d'écrire nous paroîtrait un don précieux de l'Être suprême.

A ij

Vous deviez, Monsieur, vous distinguer en tout; vous faites marcher la Bienfaisance & l'Utilité à côté des Muses; vous confondez vos rivaux par votre génie & par les qualités de votre cœur. L'Auteur de *Mérope*, daigne écrire pour la respectable épouse & pour les enfans de CALAS; c'est donner un nouvel éclat à sa gloire. Si le Critique envieux lui dispute, en l'admirant, les honneurs qui lui sont dûs, le Sage ne peut lui refuser ses applaudissemens & son estime.

La mémoire de CALAS est réhabilitée. En est-ce assez? Ne doit-on pas davantage à sa triste famille? Il faut punir les auteurs de ses maux. Qu'ils apprennent que l'Innocence trouve des Vengeurs. Qu'une réparation éclatante, calme, s'il se peut, une partie des douleurs de cette famille. Mais je vois ses persécuteurs, les yeux baignés de larmes, prévenir l'Arrêt qui les condamne; heureux s'ils pouvaient par leurs richesses, faire oublier la mort d'un homme juste.

Notre Siècle ô fait se glorifier d'être éclairé; il se flattait d'être sorti de la barbarie; il est cruellement détrompé. Le Fanatisme, cet enfant monstrueux des Préjugés & de l'Aveuglement, renaît tout-à-coup, en dépit des lumieres du Siècle, & de la Philosophie qui gagne tous les esprits, il prouve son existence. Ce n'était pas assez de l'Histoire tragique dont *Toulouse* est la déplorable scène, le Fanatisme, afin de nous prouver davantage qu'il existe encore, va séduire une autre Ville du *Languedoc*. Tandis qu'il fait périr à *Toulouse* sur un échafaut le vertueux CALAS, pour avoir pendu son fils; il condamne à *Castres* un pere à mort pour avoir noyé sa fille.

Des génies tels que vous, Monsieur, pourraient adoucir les mœurs; inspirer aux humains la vertu, la bienfaisance; ils pourraient éclairer leur Patrie & leur Siècle; mais les envieux étouffent leur voix, ou bien l'on refuse de l'entendre. Quand les Grands Hommes ne sont plus, toute inimitié cesse, l'on chérit leur mémoire; & la Postérité cherche dans leurs écrits ce que des Contemporains refusaient d'entendre de leur bouche.

Daignez ne voir dans ma prose & dans mes vers que le timide essai de ma jeunesse, & qu'une faible Muse, qu'un seul de vos regards encouragerait. Je suis avec le plus profond respect,

Monsieur,

V. &c.

N. \* \* \* \*



# L'OMBRE DE CALAS

## LE SUICIDE,

A SA FAMILLE.

E T

A SON AMI DANS LES FERS.

**L**E funeste Artisan de vos jours de douleurs,  
Et dont le nom encor vous arrache des pleurs ;  
Celui qui sous vos pas sçut creuser un abîme,  
Qui vous fit soupçonner du plus horrible crime,  
Vient élever sa voix du fond de son tombeau,  
Et de la Vérité rallumer le flambeau.

Quand de l'homme abbatu va se briser l'argile,  
Qu'on ne voit plus de lui qu'un cadavre immobile,  
Il possède un bonheur que l'on ne connaît pas,  
Et renaît dans l'instant, qu'il touche à son trépas :

A iij

Son ame libre alors peut jouir d'elle-même ;  
 A ses regards perçans, la Vérité suprême  
 Découvre les erreurs des malheureux humains ;  
 Elle lit avec joye au Livre des destins :  
 Mais souvent elle jette une vue attendrie  
 Sur ce triste Univers, sur sa chère Patrie :  
 Aurait-elle oublié tout amour fraternel ?  
 Non, la mort ne rend point insensible & cruel.

Vos sanglots ont frappé mon oreille attentive,  
 Et j'ai frémi des sons de votre voix plaintive.  
 Les maux que j'ai causé m'ont pénétré d'effroi ;  
 Le repos est banni désormais loin de moi.  
 Ah ! j'ai voulu vingt fois m'élançer sur la terre,  
 Confondre l'Imposture, éclairer le Vulgaire :  
 Mais d'un Dieu révééré les Décrets éternels,  
 M'enchaînaient pour toujours loin des faibles mor-  
 tels ;

Il a souffert, ce Dieu, que l'Innocent périsse  
 Pour montrer aux humains à craindre leur justice ;  
 Son bras va relever le courage abbatu,  
 Il veut qu'avec éclat triomphe la Vertu ;  
 Il prouve dans ce jour sa bonté, sa puissance.  
 Je paraïs pour venger la timide Innocence :  
 Les maux dans l'Univers se sont multipliés,  
 Je devrais les haïr si vous ne l'habitiés.



Ciel! quel moment terrible! Eh, quoi! je vois ma  
Mère

Détester en pleurant un reste de lumière!  
Mon jeune Ami, mon Frère au comble des revers,  
Partagent sans douleur la moitié de ses fers.  
Eh! Je vous ai conduit dans ces Prisons obscures  
Que doivent habiter le Crime & les Parjures!  
J'ai détruit le repos & le calme enchanteur  
Que goûte la Vertu dans le sein du bonheur!  
Me pardonneriez-vous les maux que je vous cause,  
Et cet ignominie ou moi seul vous expose....  
Que dis-je? Ignominie! Eh! quoi ne sçais-je pas  
Qu'il ne peut en avoir que pour les Scelerats?  
Pourrez-vous quelquefois trouver encor des charmes  
A songer à celui qui fit couler vos larmes?  
N'augmentez point l'horreur dont je suis déchiré,  
Et cachez-moi combien je dois être abhorré.  
Quels seraient donc, O Ciel! mon supplice & ma  
peine,  
Si vous m'accabliez de toute votre haine!...  
Hélas! je la mérite, & je vois que sur moi  
Vous jetez un regard de terreur & d'effroi.  
Eh bien, je m'y soumets; oui je suis un barbare,  
Que même dans l'instant le Répentir égare;

A iv

8 CALAS LE SUICIDE,

J'ai vu d'un front serein se rassembler sur vous  
Les foudres & les feux prêts à vous brûler tous.  
Sur moi j'ai pû lever une main meurtrière !  
J'ai déchiré le sein de ma famille entière ;  
J'ai porté la douleur dans des cœurs vertueux  
Qui jouiraient sans moi du sort le plus heureux ;  
J'ai fait traîner mon Père. . . . Ah, Dieu! qu'allais-je  
dire!

Ma langue s'est glacée & ma parole expire.

Je me peins criminel, & je suis innocent ;

Ai-je donc cru former votre perte en mourant ?

Si j'avais sçu les maux que ma fureur fait naître,

Je n'aurais point hâté le terme de mon être ;

Où, j'aurais attendu cet instant redouté,

Où l'homme anéanti vole à l'éternité.

Mais pouvais-je penser que le faible vulgaire

Connut l'art d'éblouir les Sages de la Terre,

Et que le Fanatisme, en élevant ses cris,

Eût fait croire qu'un Père a poignardé son fils ?

Pouvais-je présumer qu'un Sénat respectable,

Qui devrait soutenir l'Innocent qu'on accable,

Donnât le triste exemple à l'Univers frappé,

Que plus d'un Juge intègre est trop souvent trompé ?

Sévères Magistrats qu'anime la Justice,

Qui protegez le Faible & poursuivez le Vice,

Vous pouvez d'un seul mot accabler de liens,  
Et prescrire les jours de tous vos Citoyens ;  
Mais loin d'être orgueilleux de ce pouvoir suprême,  
Il doit vous rendre humains, & vous effrayer même.  
Que vous devez trembler, quand d'un commun ac-  
cord,

Du coupable expirant, vous ordonnez la mort ?  
Songez qu'il est un Dieu vengeur de l'Innocence,  
Et qui pour vous juger tient en main la balance.

Vous qui dictez l'Arrêt dont frémit l'Univers,  
D'un funeste bandeau, vos yeux sont-ils couverts ?  
Apprenez-vous au moins qu'il est une Justice  
Qui défend les mortels & les traîne au supplice ?  
Vous devez ressentir dans le fond de vos cœurs  
Des remords dévorans tous les serpens rongeurs....  
Votre erreur dure encor ! je viens pour la détruire,  
Le voile va tomber, & ma main le déchire.

Las d'être malheureux, j'attentai sur mes jours ;  
Oui, dans mon désespoir à la Mort j'eus recours.  
Je vivais à regret dans un monde où le Crime  
Careffe la Vertu qu'en secret il opprime ;  
Où le Faible indigent trouve à peine un appui,  
Et voit le vrai mérite accablé comme lui.  
Je formai le dessein d'abandonner la Terre ;  
En tout tems la Sagesse y paraît étrangère.

Une humeur sombre & noire attaqua mes esprits ;  
 Par mille objets divers , mes sens furent aigris ;  
 Le chagrin me remplit d'horreur & d'amertume ;  
 On lifait fur mon front l'ennui qui me consume :  
 J'abhorrai l'Univers , je détestai mon fort ,  
 Et j'eus la lâcheté de me donner la mort.

Voilà ce qui perdit mon trop malheureux Père ,  
 Que l'âge conduifait au bout de fa carrière :  
 D'indignes Ennemis , barbares avec art ,  
 Se font fait un plaisir des maux de ce Vieillard.

Trop farouche mortel dont l'on fuit la présence ,  
 Sur ton front orgueilleux respire la licence.  
 Crois-tu donner des Loix à ces hommes cruels ,  
 Qui vivent au milieu des frimats éternels ?  
 Apprens que lorsqu'on veut corriger les semblables ,  
 On doit faire briller des vertus respectables ;  
 Et que l'on ne va point , tel qu'un furieux ,  
 Le poignard à la main faire des vertueux.  
 Est-ce l'intégrité qui te rend si sauvage ?  
 Je ne connais pas là ses mœurs ni son ouvrage.  
 Réponds ; pourquoi poursuivre avec tant de cha-  
 leur  
 Un père au défefpoir , plongé dans la douleur ,  
 Qui devait dans ton fein porter la bienfaifance ,  
 Puisqu'il perdait un fils , son unique efpérance ?

Tu pâlis, malgré toi tes yeux se sont baissés,  
Tu te tais.... Il suffit: vas, c'est m'en dire assez.

Malgré tous les forfaits que commettent les hommes,

Et les vices qu'on voit dans le siècle où nous sommes,  
Pouvait-on soupçonner qu'un père eût la noirceur  
De haïr ses enfans, de leur percer le cœur ?

Ce crime manque encore à tous ceux dont l'Histoire  
Aux humains effrayés conserve la mémoire.

Cet infame assassin va caresser son fils....

Ah! Voyez-le répondre à son tendre souris :

Le pressant dans ses bras, peut-il songer au crime ?

Pour un instant, du moins le sentiment l'anime.

Quoi, mon Père lui seul aurait la cruauté  
Inconnue aux lions dans leur férocité!

Au comble des horreurs, c'est porter l'imposture;  
C'est faire trop d'outrage aux Loix de la Nature.

Avez-vous pû le croire, ô vous qui chaque jour  
A vos fils enchantés, prodiguez votre amour ?

Vos larmes dans l'instant qu'on accusait mon père  
Étaient de ses vertus une preuve bien claire.

Ainsi l'on donnerait le jour à des enfans,

On leur ferait aimer les Arts & les Talens,

On les accablerait des plus tendres caresses,

Ils deviendraient l'objet des plus vives tendresses,

Pour leur plonger ensuite un poignard dans le sein...  
 Jamais on ne conçut un semblable dessein ;  
 Quand même le Vulgaire oserait le prétendre ,  
 Les Sages voudraient-ils s'abaisser à l'entendre ?  
 Non. .... Mais mon Père, ô Ciel ! traîné sur l'écha-  
 faut,  
 Atteste la Nature, implore le très-Haut ;  
 On ne l'écoute pas, on presse son supplice ;  
 Victime des erreurs où tombe la Justice,  
 Il va subir, hélas ! un horrible tourment,  
 Né de la cruauté pour punir le méchant.  
 Une foule de peuple émue & curieuse  
 S'empresse d'observer la scène douloureuse,  
 Dont vont être témoins ses avides regards.  
 Satisfaites vos yeux, voyez de toutes parts  
 Ce Père qu'on accable ; il paraît insensible  
 Aux apprêts de sa mort, à son malheur terrible ;  
 Vertueux, il s'apprête avec tranquillité  
 A jouir du bonheur de l'Immortalité.  
 Ce Vieillard tout courbé sous les glaces de l'âge,  
 Dont les cheveux blanchir décorent le visage,  
 Aurait-il pû lever un bras ferme, assuré,  
 Triompher de son fils, le saisir à son gré ? ...  
 Juste Ciel ! c'en est fait, son supplice commence ;  
 Il meurt en implorant la céleste Clémence,

Pour tous ses ennemis enchantés de son sort.

O mon père ! C'est moi qui t'ai donné la mort !  
J'éprouvai tes bontés, tu m'as chéri sans cesse ;  
Et sur un échafaut je conduis ta vieilleffe !  
En me tracant ici tous ces objets d'horreur ,  
Pourquoi ne puis-je , hélas ! expirer de douleur !

Puisque l'on méconnut les cris de la Nature ,  
On devait bien encor par un autre imposture ,  
Se montrer insensible à la tendre Amitié ,  
La dépeindre féroce & sourde à la pitié :  
Les barbares voulant immoler leurs victimes ,  
Des plus grandes Vertus ont sçu faire des crimes.  
Mon jeune Ami me presse expirant dans ses bras ,  
L'on veut qu'avec mon Père il jura mon trépas !

O toi que j'ai rempli d'une douleur mortelle !  
Daigneras-tu souffrir que ma bouche t'appelle  
De ce nom qui faisait notre félicité ?  
Je lui dois le bonheur que mon cœur a goûté.  
Nous serions tous heureux ; mais dans un an d'ab-  
sence

Je maudis sans raison l'instant de ma naissance ;  
Les chagrins & l'ennui s'emparèrent de moi.  
Je devins triste & sombre en vivant loin de toi.  
Je te vois m'assurer d'une amitié sincère ,  
Je t'embrasse , & je cours terminer ma carrière.

Quoi! l'on ose penser que hâtant son retour  
Mon ami ne viendrait que pour m'ôter le jour!  
Ah! tes Accusateurs, fiers de leur tyrannie,  
N'ont jamais ressenti la douleur infinie  
Qu'éprouvent les mortels qu'enflamme l'Amitié;  
Va, ceux qui t'ont connu, t'on bien justifié.

L'odieux Fanatisme aveugle dans son zèle  
Porte dans tous les cœurs une rage cruelle;  
Le crime le plus grand est sagesse à ses yeux;  
Il arme d'un poignard ceux qu'il conduit aux Cieux:  
Un culte trop ardent quelquefois nous égare,  
Et la Religion a fait plus d'un barbare.  
Croyant trouver souvent un mortel abhorré,  
Prêt de tout immoler avec un fer sacré,  
Il a placé mon père au rang de ces perfides  
Qu'un saint zèle a rendu jaloux d'être homicides,  
Tout le peuple aussi-tôt attentif à sa voix,  
L'applaudit, le seconde & s'écrie à la fois  
Qu'un père a poignardé de ses mains criminelles  
Son fils qui va jouir des douceurs éternelles.  
On attend pour punir ce monstre detesté  
Un jour que consacra l'auguste Piété;  
On me croit un Martyr de la Foi révéree,  
Dans l'esprit du dévot ma mémoire est sacrée.



Mais pour qui dresse-t-on ce superbe Tombeau ?  
Quel est cet appareil , cet ornement nouveau ?  
Quel éclat accompagne une lugubre fête ?  
Pour qui sont ces lauriers , ces palmes qu'on apprête ?  
Pour moi ! . . . Ciel ! arrêtez ! Quelle est donc votre  
erreur.

Mon Père doit lui seul exciter la douleur.  
Loin de moi ces regrets ; Devis-je les attendre ?  
Au fonds de son cercueil laissez en paix ma cendre ;  
Mais songez au Vieillard que vous fîtes mourir ,  
Faites tout oublier par votre repentir ;  
A plaindre son destin , sachez trouver des charmes ;  
En songeant à sa mort , soyez baignés de larmes ;  
O mes Concitoyens ! C'est pour lui qu'il est beau  
D'élever dans ce jour à sa cendre un tombeau ;  
Ne craignez pas sur tout d'y graver son Histoire ;  
On plaindra votre erreur en pleurant sa mémoire.

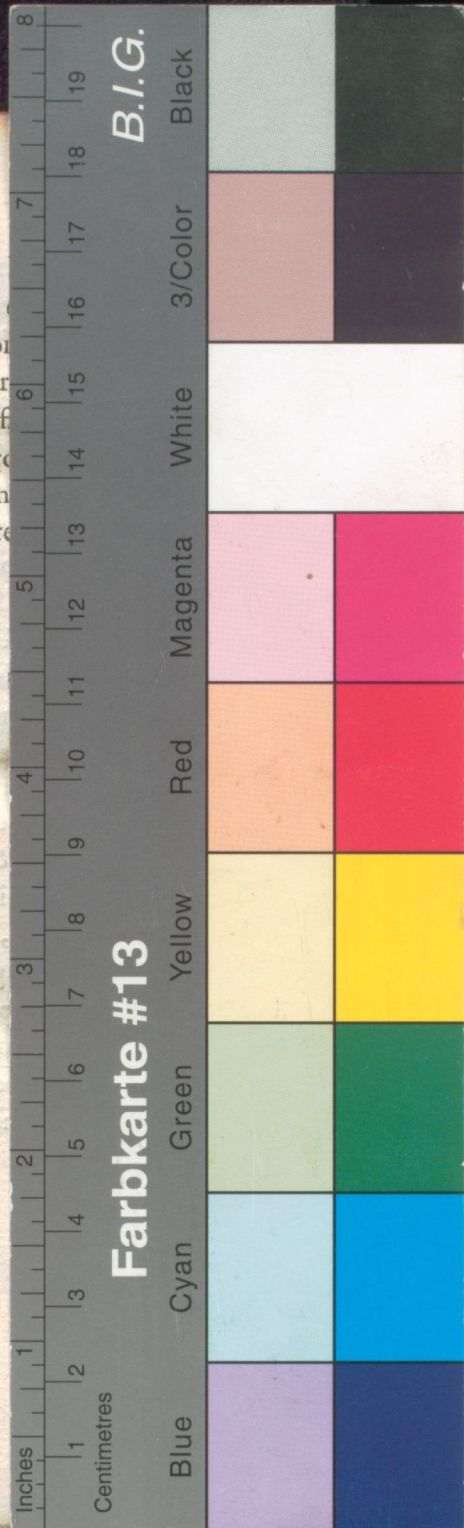
O vous qui languissez dans ces sombres cachots ;  
Et qui mêlez souvent à ma voix vos sanglots !  
Vous avez ressenti l'extrême bienfaisance ,  
De plus d'un cœur ouvert aux cris de l'Innocence.  
L'Univers étonné vous plaint & s'émut ,  
Révoqua votre Arrêt dès l'instant qu'il parut.  
Cet Auteur immortel en dépit de l'Envie ,  
Qu'enflamment les Vertus ainsi que le Génie ,

Daigne en votre faveur écrire le premier ;  
Sa main qui vous défend cueille un nouveau laurier,  
Des Orateurs fameux ont suivi son exemple,  
Et la Gloire aussi-tôt vient leur ouvrir son Temple:  
Vous vivrez à jamais éloquent MAULEON,  
Lumineux MARIETTE & touchant DE BEAUMONT;  
Vos pareils font tomber le bandeau trop funeste,  
Qui de la Vérité cache l'éclat céleste.  
D'augustes Magistrats qu'inspire l'Equité,  
Viennent dans un Arrêt, cher à l'Humanité,  
De prouver à jamais la vertu de mon Père. . . .  
Mais ont-ils effuyé les larmes de ma Mère ?  
Et de notre famille à qui l'on arracha,  
Un Vieillard respectable, & que l'on immola ?  
L'une perd un Epoux qu'elle aimera sans cesse ;  
Eh, quelle horrible coup l'enlève à sa tendresse !  
Pourra-t-elle couler des jours vraiment heureux ?  
Ils seront abrégés par ses chagrins affreux.  
Mes Frères gémissans du poids de leur misère,  
Chaque jour à grands cris redemandent leur Père.  
Supportez les revers qui vous ont abbatu ;  
On voit enfin un jour triompher la Vertu :  
On doit au Sort cruel opposer son courage ;  
Et les malheurs sont faits pour éprouver le Sage.

F I N.







Nougaret, Pierre Jean Baptiste:  
**L' O M B R E**  
**DE CALAS**  
*L E S U I C I D E,*  
**A S A F A M I L L E**  
*E T*  
**A S O N A M I D A N S L E S F E R S,**  
*PRÉCEDÉE D'UNE LETTRE*  
**A M. DE VOLTAIRE,**



**A AMSTERDAM,**  
*Et se vend*  
**A PARIS,**  
Chez **CAILLEAU**, Libraire, rue du Foin-Saint  
Jacques, à Saint André.

---

**M. D C C. L X V.**